

la *Flûte enchantée* de Mozart, avec les paroles qu'il avait préparées lui-même¹.

M. Hettinger a caractérisé Strauss de la manière suivante : « C'est un esprit plus subtil que pénétrant, plus étendu que profond, plus érudit qu'original, doué de plus de mémoire que d'invention, plus destructeur que créateur. L'histoire pourra le ranger parmi les hommes hardis, elle ne pourra le proclamer ni un grand homme ni une nature élevée. Beaucoup l'ont applaudi, beaucoup l'ont admiré. L'ont-ils aussi aimé ? qui le dira ? Il a souvent parlé de la grandeur de l'Allemagne, mais le cœur du peuple allemand ne battait pas en lui².

¹ Strauss avait toujours eu le goût de la poésie et il a composé des vers à toutes les époques de sa vie. Mais une qualité essentielle du poète lui manquait, l'imagination. Il le reconnaissait d'ailleurs lui-même. « Il se comparait, dit un de ses admirateurs, M. Th. Reinach, *Un théologien philosophe, Dr. Fr. Strauss*, dans la *Revue philosophique*, février 1878, p. 196, à l'oiseau dont il portait le nom (Strauss, l'autruche), dont les ailes ne lui permettent pas de voler, mais donnent quelque chose d'aérien à sa démarche. »

² Hettinger, *D. Fr. Strauss, ein Lebens- und Literaturbild*, Fribourg, 1873 ; *Literarische Rundschau*, 1876, p. 411.

IX.

ÉTAT DU RATIONALISME BIBLIQUE EN ALLEMAGNE •
APRÈS LA MORT DE STRAUSS.

Il nous reste à dire ce qu'est devenue en Allemagne la guerre contre les Livres Saints après la mort de Strauss. Son esprit vit toujours et vivra peut-être longtemps encore. Ses idées ont été exagérées par quelques-uns, adoucies et atténuées par le plus grand nombre des libres-penseurs. Personne n'a admis tel quel son système mythique. La plupart ont adopté une sorte d'opinion mixte et se sont conduits en éclectiques¹. On a adopté, en les combinant à doses diverses, les idées des partisans de l'explication naturelle des miracles, celles de Strauss, celles de l'école de Tubingue. C'est bien le cas, d'ailleurs, d'appliquer l'adage latin : *Quot capita, tot sensus*. N'ayant d'autre règle en dernière analyse, que les caprices de leur imagination, les critiques ne peuvent point s'entendre entre eux, ni avec eux-mêmes. Tels le baron de Bunsen, Hitzig, Schenkel, MM. Nöldeke, Wellhausen et une multitude d'autres. Ils sont d'accord pour admettre ce qu'ils appellent « les droits de la science » et pour ne voir dans les Livres Saints que des livres

¹ Quelques-uns n'hésitent pas, dans l'occasion, à renouveler même les calomnies de Reimarus. Ainsi F. Hitzig, que le docteur F. Delitzsch a appelé le Henri Heine de l'exégèse, prétend que le bois placé sur l'autel par le prophète Élie, I (III) Reg., xviii, 38, ne fut pas allumé miraculeusement comme le crut le peuple, mais parce que le prophète avait versé dessus, au lieu de l'eau dont parle le texte, de l'huile de pétrole. Il est vrai qu'il ajoute qu'il ne faut point pour cela accuser Élie de pieuse fourberie ! Hitzig, *Geschichte des Volkes Israels*, in-8°, Leipzig, 1869, p. 176.

ordinaires. « Voilà longtemps qu'on est habitué à considérer l'Ancien Testament comme une œuvre purement humaine, dit M. Nöldeke. Quant au Nouveau Testament, ... Strauss et l'école de Tubingue ont fini par faire triompher là aussi les droits de la science¹. » Ces droits de la science ne sont souvent que les caprices de l'imagination. Henri Ewald peut être considéré comme le type de cette classe de théologiens allemands². Doué d'un incontestable talent, d'une fécondité merveilleuse, d'une pénétration profonde, il ne se rattache à aucune école et se livre à des écarts qu'on peut concevoir à peine. Dogmatique, tranchant, il ne s'inquiète même pas de donner une preuve, bonne ou mauvaise, de ses assertions les plus aventureuses, il ne peut souffrir que les autres le contredisent, mais il ne se fait point faute de se contredire lui-même. Gare à qui le touche ! il est aussitôt traité comme le dernier des hommes dans un pamphlet sanglant. Les démarches les plus extravagantes lui paraissent naturelles : à l'époque de la convocation du Concile du Vatican, il écrivit à Pie IX une lettre publique, pour lui prouver que le Pape devait se faire protestant.

Voilà l'exégète allemand, tel que l'a fait le rationalisme : incrédule, plein de suffisance et souvent de science, hardi, téméraire, se laissant entraîner à toutes les fantaisies de son imagination dans le domaine de la pensée, réunissant en sa personne les éléments les plus disparates et manquant de cette qualité maîtresse que nous appelons en français le bon sens.

Pendant un demi-siècle, le docteur Ewald n'a cessé de publier des travaux sur les Écritures. Il a composé sur toutes les parties de la Bible des livres remplis de vues remar-

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. par MM. Hartwig Derenbourg et Jules Soury, Paris, 1873, p. 3.

² Henri Ewald est né à Göttingue le 3 novembre 1803; il y est mort le 3 mai 1875.

quables et de grossières erreurs. Son plus grand ouvrage, celui qui résume ses qualités et ses défauts, et qui est comme le miroir où se reflète le mieux l'esprit libre-penseur de l'Allemagne contemporaine, c'est sa grande *Histoire du peuple d'Israël*; elle a beaucoup contribué à faire prévaloir au delà du Rhin cette sorte d'éclectisme critique qui est le caractère actuel de l'exégèse rationaliste dans ce pays. L'auteur cherche à tenir une sorte de milieu entre les naturalistes qui, suivant la Bible pas à pas, en soumettent tous les mots à une espèce d'analyse chimique pour n'en dégager que des éléments naturels; — entre les sceptiques qui ne veulent voir que des mythes dans les Livres Saints; — et entre les supranaturalistes qui entendent les Écritures dans leur sens obvie et naturel. Pour lui, l'Ancien Testament est un recueil de documents de bonne foi, fruits, non pas de l'inspiration divine¹, mais des souvenirs traditionnels de la race juive, qu'il faut entendre et interpréter en tenant compte du milieu dans lequel ils ont été écrits, de l'état de civilisation et du caractère propre des enfants d'Israël.

L'ancien professeur de Göttingue a cela de particulier qu'il ne discute jamais. Il donne toujours le résultat de ses recherches ou de ses intuitions comme des conclusions indiscutables, sans prendre la peine de nous dire par quelle voie il y est arrivé. On peut deviner seulement, en suivant sa marche, quels sont les principes qui le dirigent. Mais ces principes sont si flottants ou si complaisants que les conséquences qu'il en tire sont très variables. Ainsi, à chacune des trois éditions de son *Histoire du peuple d'Israël*, il a multiplié le nombre des rédacteurs du Pentateuque et il a interverti l'ordre chronologique des rédactions. Pourquoi? *Magister dixit*.

¹ Voir Ewald, *Ueber die Heiligkeit der Bibel*, dans les *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, t. VII, Göttingue, 1855, p. 68-100.

Son but principal, c'est, selon la prétention de tous les critiques allemands d'aujourd'hui, de dégager des livres hébreux le noyau historique autour duquel s'est formée la végétation légendaire ou mythique qui l'a enveloppé. Dans tous les écrits historiques de l'Ancien Testament, il y a un élément de vérité. Par exemple, la sortie d'Israël d'Égypte est un fait réel, mais elle ne peut s'être passée de la façon que la raconte l'Exode : une partie des événements qui l'accompagnèrent, événements très naturels, ont été peints plus tard avec des couleurs surnaturelles, comme le passage de la mer Rouge qui s'accomplit sans aucun miracle, à la marée basse, et celui du Jourdain qui s'effectua bien simplement au moyen d'un pont, dont le souvenir s'est conservé dans la légende des douze pierres dressées au milieu du fleuve¹. D'autres événements sont des mythes. Ainsi la verge d'Aaron qui fleurit n'est sans doute qu'un symbole poétique. Ce qui reste, le noyau historique, le voici : Moïse était un homme d'une haute intelligence et d'une rare grandeur morale. Par ses talents, son caractère, son énergie, et, si l'on veut, par la disposition de la Providence, il enflamma son peuple d'un soudain enthousiasme. Il sut tirer un parti merveilleux des phénomènes naturels qui sont connus sous le nom de plaies d'Égypte et il entraîna les Israélites à sa suite sur le chemin de la Terre Promise.

Ewald, par antipathie personnelle contre Strauss, a évité le plus possible de recourir au mythe, du moins explicitement. De là, des lacunes considérables dans son histoire. Il passe bien des faits sous silence ou s'exprime, à leur sujet, d'une manière si vague qu'il est difficile de savoir

¹ Ewald se sent du reste mal à l'aise dans l'explication de ces grands faits. Il la relègue dans des notes et s'exprime fréquemment d'une manière évasive.

quelle est exactement sa pensée. Les autres exégètes libres-penseurs ne sont pas aussi réservés et ne redoutent point le nom du mythe; ils donnent généralement moins à l'explication naturelle et davantage au mythe. La tradition, disent-ils, par exemple, avait conservé seulement les grands traits, le squelette des faits; le mythe a comblé les vides laissés dans le récit des événements et infusé une vie factice à ces ossements desséchés. Ainsi le nom de Moïse s'est perpétué à travers les âges, de même que le souvenir du séjour en Égypte, de l'exode, de la législation mosaïque, etc. L'imagination populaire ne pouvait se contenter de ces faits vagues et décharnés, qui ne la saisissaient pas assez vivement. Le mythe, avec ses inventions fécondes, venait la satisfaire et lui répondre que de si grands événements dans son histoire ne pouvaient avoir que des causes merveilleuses; de là, les circonstances du passage de la mer Rouge, la colonne de nuée miraculeuse. Le peuple, qui mange et qui boit, et qui se préoccupe considérablement de ces premières nécessités de la vie, se demandait encore : Comment nos pères ont-ils pu vivre dans le désert sans provisions, sans vivres? L'inépuisable mythe lui répondait de nouveau : La manne tombait du ciel pour les nourrir, les caillies pleuvaient pour les rassasier, le rocher lui-même ouvrait ses flancs pour étancher leur soif. C'est ainsi que s'expliquent tous les faits surnaturels de l'Ancien Testament, en combinant l'explication naturelle avec le mythe. Le mythe a donné un corps à la tradition : celle-ci a fourni le canevas, celui-là a ajouté les broderies. L'écrivain qui a tenu la plume a rapporté simplement ce qu'il entendait dire; il n'a été que le secrétaire fidèle de l'imagination populaire.

Quelquefois les libres-penseurs vont plus loin dans leurs rêveries. Ainsi Daniel Schenkel ne saurait admettre qu'Adam soit un personnage historique : c'est une pure invention

mythique, qui a pour but d'expliquer l'origine de l'homme d'une manière conforme au sentiment religieux¹. Un juif, M. A. Bernstein, dans ses *Origines des légendes sur Abraham, Isaac et Jacob*, ne voit dans l'histoire des patriarches qu'une « pasquinade pleine de fiel et de venin contre David, » composée après le schisme des dix tribus par un partisan de Jéroboam. Pour lui, la femme de Juda, la fille de Sué, *Bath-Sua*, c'est Bethsabée, *Bathseba*; Séla, le plus jeune fils de Juda, c'est Salomon; Onan, c'est Amnon, etc.². Ces exagérations du système mythique ont, du moins, l'avantage d'en faire toucher du doigt la fausseté.

Le point sur lequel les libres-penseurs allemands contemporains, sous la conduite de M. Jules Wellhausen, sont le plus unanimes, et celui sur lequel ils font porter tous leurs efforts à l'heure présente, c'est la négation de l'authenticité de la plupart des livres de l'Ancien Testament, et, en particulier, du Pentateuque³, mais, d'accord pour le fond, ils sont on ne peut plus divisés pour le détail; chacun a son avis et ils se réfutent à tour de rôle les uns les autres, comme nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de le remarquer.

Pour le Nouveau Testament, presque personne ne va plus aussi loin que Strauss. Le docteur Ewald peut être de nouveau considéré ici comme représentant la moyenne des opinions. Voici comment Strauss résume et juge son *Histoire du Christ*. « On voit ici cette demi-philosophie et ce demi-courage, ce pêle-mêle de saine critique et de caprices de dilettante, qui caractérisent toute la manière d'Ewald et qui

¹ Schenkel, *Bibel-Lexicon*, t. 1, 1868, p. 46-49.

² A. Bernstein, *Ursprung der Sagen von Abraham, Isaak und Jakob; kritische Untersuchung*, in-8°, Berlin, 1871.

³ Voir, pour plus de détails sur l'état actuel du rationalisme biblique en Allemagne, *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. II, p. 586-618; t. III, p. 3 et suiv.

ne laissent à son travail sur les Évangiles qu'un simple intérêt de curiosité¹... Sa conception de la personne de Jésus et des guérisons miraculeuses tient le milieu entre Schleiermacher et Paulus. Pour les autres miracles, il se rallie, quoiqu'il ne le dise pas, à la conception mythique. Quant à la résurrection, sa longue et prétentieuse discussion n'ajoute absolument rien à ce que j'exposais dans la section correspondante de mon livre, avec bien moins d'onction sans doute, mais aussi avec bien moins de galimatias. Le cliquetis de mots, le tapage de phrases qu'Ewald soulève autour de ces questions me semble marquer l'extrémité où est réduit ce genre de théologie [qui veut être en partie conservatrice, en partie critique]. Les ombres artificielles d'une rhétorique ampoulée peuvent seules encore voiler ce qui est évident, cacher ce qui est inévitable : dès que les nuages se retirent devant la clarté d'idées nettes et précises, les résultats de la critique se dégagent et frappent tous les yeux². »

¹ Cette première partie du jugement est appliquée directement à Weiss par Strauss, mais il déclare qu'elle convient aussi à Ewald.

² Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. 1, p. 42.

X.

CONCLUSION.

Voilà un échantillon des égards que les libres-penseurs allemands ont les uns pour les autres. Que faut-il penser maintenant de leur œuvre? Pour répondre à cette question, nous ne pouvons rien faire de mieux que de rapporter ici tout au long le jugement d'Édouard Reuss (1804-1891). C'est un juge non suspect, car il était imbu lui-même des préjugés rationalistes et on les verra percer dans quelques-unes de ses paroles. La condamnation qu'il prononce n'en a que plus de poids, puisque c'est l'évidence de la vérité seule qui peut la lui arracher. Son appréciation ne porte directement que sur les travaux critiques concernant les Évangiles, et assurément il ne voulait pas l'étendre plus loin. Mais nous pouvons bien l'appliquer aussi aux attaques contre l'Ancien Testament; elles ne sont pas mieux fondées, et nous aurons plus d'une fois occasion de le montrer dans les pages qui vont suivre: les découvertes modernes forcent à reconnaître de véritables faits historiques, là où les exégètes incrédules prétendaient ne trouver que des mythes parfaitement caractérisés.

M. Reuss, parlant des deux principaux systèmes imaginés pour battre en brèche les miracles évangéliques, c'est-à-dire de l'explication naturelle et de l'interprétation mythique, s'exprime ainsi: « Nous ne croyons pas que ces divers points de vue puissent conduire à faire disparaître le caractère miraculeux de l'histoire, prise dans son ensemble; en d'autres termes, à ôter aux récits évangéliques toute espèce

de crédibilité. Voici quelques considérations qui nous semblent devoir prévenir un jugement trop précipité à cet égard.

» Et d'abord, nous disons que si, dans les actes de Jésus, il n'y avait rien eu qui dépassât l'expérience de tous les jours, son histoire n'en deviendrait que plus incompréhensible. Ses prédications morales eussent-elles été, par impossible, dix fois plus saisissantes et plus sublimes qu'elles ne le sont en effet, elles n'auraient certainement pas produit à elles seules ce mouvement extraordinaire, dans une population si peu préparée à s'en pénétrer, si peu à même de les apprécier à leur juste valeur, si incapable surtout d'en mesurer la portée. Il fallait bien à ces masses quelque autre chose qui les soulevât, qui les entraînaît, qui ne risquât pas de s'évanouir dans leur esprit mal affermi encore, lorsque une catastrophe inattendue semblait devoir provoquer une réaction funeste et définitive.

» A moins de dire que tout ce que nos Évangiles racontent de l'enthousiasme du peuple, de ses jugements, de ses velléités politiques surtout, à propos de la personne du prophète de Nazareth, n'est que fable et mensonge, il faut bien qu'il y ait eu là un autre élément encore, un mobile tout nouveau, nous voudrions dire un ressort palpable, qui ait donné l'impulsion dans une sphère où la puissance des idées n'est pas ordinairement la plus grande. Qui ne songerait ici tout d'abord à ces guérisons nombreuses qui forment, à côté de la partie didactique, le vrai fonds de l'histoire de Jésus? Oserait-on dire qu'il a pu, en se donnant de son chef des airs de thaumaturge, audacieusement abuser de la crédulité de son entourage? Pour des moyens si mesquins, si indignes, son but était bien trop grand et trop pur. Et si, d'autre part, on voulait se retrancher derrière la supposition que cette même crédulité a pu se méprendre sur la nature des effets produits, ou que la renommée a pu en exagérer les proportions, il ne faut pas perdre de vue qu'à mainte époque

de l'histoire chrétienne des phénomènes analogues se sont produits, en relation intime avec de grands mouvements religieux, et dans des circonstances où les témoignages des contemporains ne sauraient être écartés par la question préalable. Il y a dans la vie psychique, et dans ses rapports avec l'organisme, des mystères qui échappent encore¹ au contrôle des sciences exactes.

» Du reste, les textes, en prêtant à Jésus, relativement à ses guérisons, certaines déclarations dont l'authenticité semble élevée au-dessus du doute, le rendent pour ainsi dire solidaire de l'interprétation qu'ils en donnent. Ajoutons que ces miracles qui lui sont attribués n'étaient pas ceux qu'on attendait de préférence, que tout le monde n'en était pas satisfait, qu'on lui demandait toujours quelque chose de plus, que lui-même, en face de certaines dispositions morales, affirmait être impuissant à agir : cela prouve, ce nous semble, que les récits relatifs aux actes qu'il a accomplis, au dire de ses historiens, n'ont pas été façonnés précisément d'après la théorie courante des croyances messianiques.

» Mais il y a encore à faire valoir une autre considération en faveur de nos écrivains. Il est de toute évidence qu'ils ne racontent que ce qu'on croyait de leur temps. Ils n'ont pas inventé les faits qu'ils relatent. Ce ne sont point eux qui ont pris l'initiative de la foi et de la tradition de l'Église. Celle-ci a existé avant leurs écrits, et elle a existé, en partie du moins, parce qu'elle croyait à ces faits. Or une institution comme l'Église ne peut pas avoir pour base une simple illusion. Nous pourrions dire que nos Évangiles, dans leurs premières ébauches, sont trop rapprochés de l'époque de

¹ Le lecteur remarquera lui-même cet *encore* et quelques autres nuances rationalistes de M. Reuss. Comme si les progrès de la science pouvaient jamais supprimer le surnaturel!

Jésus, pour qu'il y ait de la marge pour une transformation complète, fabuleuse, mythique de son histoire; mais nous irons bien plus loin : nous dirons que, lors même que nous posséderions des livres plus anciens, plus rapprochés encore des événements, il n'est pas probable qu'ils nous les représentaient sous un autre jour. De prime abord, la foi des individus, comme celle de la communauté, tout en conservant religieusement ce qui constituait l'essence de l'enseignement du Maître, s'est appuyée sur autre chose encore, sur des faits matériels, qui ne risquaient pas de se dissoudre en fumée au contact d'une discussion contradictoire avec ces premiers témoins. Qu'il nous reste aujourd'hui des doutes sur la nature intime de tous ces faits, que nos conceptions modernes ne puissent pas les classer, comme tous ceux qui se passent sous nos yeux, cela ne nous empêchera pas de reconnaître que les auteurs, qui nous en ont conservé le souvenir, et à la narration desquels nous n'avons guère à opposer que des arguments purement théoriques, n'ont pas seulement été les fidèles interprètes des convictions de leurs contemporains, mais qu'ils ne peuvent être soupçonnés d'avoir remplacé des témoignages plus sobres par l'usage exclusif de ceux qui flattaient le plus la tendance générale des esprits.

» Le commentateur n'a donc point la mission, tout aussi peu qu'il en aurait les moyens, de réduire leurs récits à des proportions plus simples, ou, comme on dit, plus naturelles. L'expérience a prouvé que toutes les tentatives de ce genre aboutissent fatalement à des résultats mesquins et invraisemblables¹. »

Arrêtons-nous sur ce jugement et bornons-nous à tirer une conclusion plus générale. Nous avons vu comment, de

¹ Ed. Reuss, *Histoire évangélique, Synopse des trois premiers Évangiles*, Paris, 1876, p. 108-111.

négations en négations, l'incrédulité, une fois lancée sur la pente fatale du doute, est descendue jusqu'au nihilisme professé dans *L'ancienne et la nouvelle foi*. Il y a là une grande leçon. Les critiques qui voudraient conserver encore quelques lambeaux des anciennes croyances n'y réussiraient pas. Strauss le leur a dit avec raison : Tout ou rien¹. « Il a mesuré, comme l'a très bien remarqué M. Hettinger, à la mesure de la logique, les *Halben* ou mi-partis, tous les faux moyens termes et toutes les positions équivoques, et il les a scientifiquement anéantis, de sorte qu'on peut établir, comme résultat final de toute recherche religieuse, ce dilemme net et précis : Ou bien le christianisme dans l'Église avec une autorité infaillible, ou bien point de Christ, point d'Église, point de culte, point de religion². » Tout ou rien. Heureux donc sommes-nous, nous qui avons le tout, car comment l'homme pourrait-il se contenter du rien ?

M. Daumer raconte³, dans l'histoire de sa conversion, que lorsqu'il reconnut la fausseté du scepticisme, il n'hésita pas un instant à embrasser la foi romaine, parce qu'il comprit parfaitement, lui aussi, que c'était tout ou rien. Au spectacle de ces divisions intestines, de cet émiettement de doctrines, de cette diminution de la vérité au sein du rationalisme, on jouit, mieux que jamais, du bonheur d'être catholique, on goûte davantage le don de la foi, on bénit de tout son cœur Jésus-Christ, le Dieu incarné, d'avoir institué une Église dans laquelle une autorité infaillible nous délivre de toutes ces incertitudes et de tous ces tiraillements. Certes, on ne saurait contempler sans tristesse cet

¹ Strauss, *Die Halben und die Ganzen; Eine Streitschrift gegen die H. H. Schenkel und Hengstenberg*, Berlin, 1863; dans les *Gesammelte Schriften*, t. v, 1877, p. 149-228.

² Hettinger, *David Friedrich Strauss, ein Lebens- und Literaturbild*, Fribourg, 1875; *Literarische Rundschau*, 1876, p. 411.

³ Sur Daumer, voir plus haut, p. 70-72.

affaissement des croyances surnaturelles, dans un pays où le travail de la pensée est si actif et pourrait être si fécond. Nous ressentons, en France, le contre-coup de cette œuvre destructrice¹, et il ne faut point oublier que les blessures faites ainsi directement au protestantisme peuvent nuire indirectement au catholicisme. Ceux qui éteignent dans leurs âmes le sentiment religieux sont bien plus éloignés de nous que les hérétiques qui croient encore. Luther a fait beaucoup de mal à l'Église, en entraînant plusieurs États dans sa révolte; Strauss lui en ferait davantage encore, si ses livres et ses disciples réussissaient à extirper du cœur des protestants ce qui leur reste de chrétien. Prémunissons-nous donc contre les envahissements de la fausse science et gardons-nous d'être indifférents, encore moins d'applaudir aux progrès du rationalisme en Allemagne ou dans les contrées non catholiques de l'Europe; que chacun, au contraire, consacre ses efforts à lui disputer le terrain pied à pied : c'est aujourd'hui, pour l'avenir de l'Église et de la civilisation, le plus redoutable des ennemis. Un devoir sacré s'impose particulièrement au théologien de nos jours, celui de défendre la Bible et la révélation contre leurs ennemis, celui de montrer que la véritable science, loin d'être contraire à la foi, lui sert d'auxiliaire : *Scientia, theologiæ ancilla*.

¹ Voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. II, p. 619-632.